

mettre le cap « droit avant ». Cette responsabilité, nous l'avons acceptée. A l'œuvre donc ! En route !

Je n'allongerai pas ce récit par la description de la voie de terre suivie jusqu'au lac Stanley ou du Congo supérieur et de ses rives. Le lecteur que cela intéresserait n'a qu'à se reporter aux ouvrages : *A travers le Continent Mystérieux et le Congo et la fondation de son État libre*. Je ne m'étendrai guère non plus sur les incidents de notre voyage jusqu'à Yam-bouya, où commença notre navigation sur l'Arouhouimi.

CHAPITRE IV

DE MATADI AU LAC STANLEY

(Du 21 mars au 30 avril 1887.)

Incidents du voyage à Stanley-pool. — Les Soudanais et les Somali. — Rencontre avec M. Herbert Ward. — Camp à Congo-la-Lemba. — Aimable réception par M. et Mme Richards. — Lettres envoyées de l'amont. — Lettre au Révérend M. Bentley et autres pour demander assistance. — Arrivée à Mouembi. — Nécessité de maintenir la discipline. — Marche à Vombo. — Incident à la station de Loukoungou. — Les Zanzibari. — Incident entre Jephson et Sélim à la rivière Loukissi. — Une série de plaintes. — Le Révérend M. Bentley et le steamer la *Paix*. — Nous arrivons au village de Makoko. — Léopoldville. — Difficultés quant à l'emploi des vapeurs de la Mission. — M. Liebrechts voit M. Billington. — Visite de M. Swinburne à Kinchassa. — Ordres aux officiers.

Le 21 mars, la mission s'arrêtait à Matadi, à 165 kilomètres de la côte, et descendait à l'appontement de la factorie Senhor Joda Ferrier d'Abreu. Les vapeurs déposèrent leur cargaison, et repartirent aussitôt pour Banana, le port maritime, ou pour quelque autre poste du bas Congo.

On signale à midi la canonnière portugaise *Kacongo* avec le major Barttelot, M. Jephson, des Soudanais et des Zanzibari, puis, quelques moments après, le *Héron*, navire de l'État, chargé du reste de nos bagages.

On dresse les tentes, sous lesquelles nous rangeons nos énormes approvisionnements de riz, biscuit, millet, foin, sel, etc., abattant en hommes la formidable besogne entassée devant nous. Les officiers luttent de zèle; l'entrain des Zanzibari montre leur bonheur de se retrouver sur terre ferme.

Notre troupe compte, en fait de blancs : MM. Barttelot, Stairs, Nelson, Jephson, Parke, Bonny, venus avec moi d'Aden ; un mécanicien, M. Walker, que nous avons pris au Cap ; M. Ingham, qui a servi dans la garde et notre agent au Congo

pour le recrutement des porteurs, M. John Rose Troup, qui doit s'occuper du « portage » entre le lac Stanley et Manyanga, et un domestique européen.

Le 22 mars, 171 *pagazi* quittèrent la station de Matadi, portant à Loukougou, pour y attendre notre arrivée, sept caisses de biscuit pesant 190 kilogrammes, des perles et 157 sacs de riz pesant 4 600 kilogrammes; 15 860 kilogrammes furent répartis en ballots pour les expédier, suivant qu'on trouverait des porteurs, avant ou après notre caravane, à Stanley-pool ou sur d'autres points. J'envoie des courriers à Léopoldville pour prier le commandant d'activer la réparation des vapeurs.

Le 25 mars, M. Ingham réussit à nous procurer, pour aller au lac, 220 porteurs à 25 francs par tête. Le lieutenant Stairs, s'exerçant à manœuvrer la mitrailleuse Maxim, arrive au maximum de 550 balles par minute; Tippou-Tib et les siens sont ébahis.

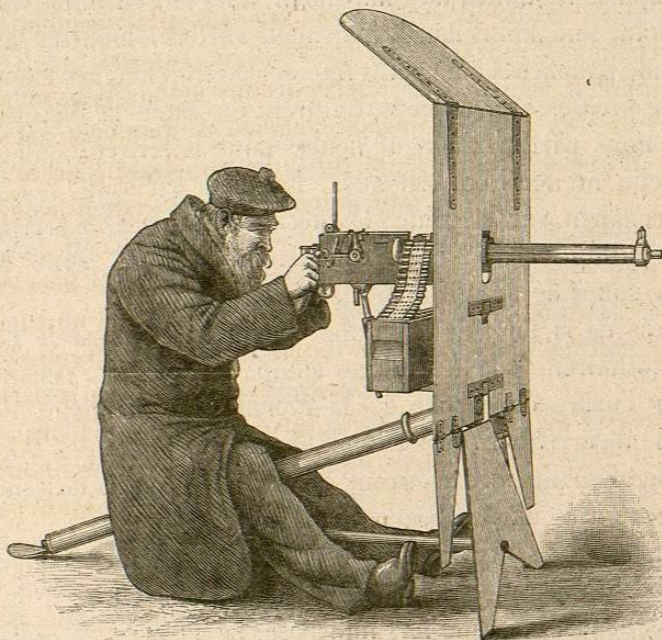
Le 25 mars, les trompettes soudanaises réveillent le camp à 5 heures 1/4; à 6 heures les tentes sont pliées, les compagnies rangées sous les ordres des capitaines respectifs, chacune près des bagages qu'elle devra transporter. A 6 heures 1/4 je partais avec l'avant-garde. La caravane suivait à faible distance, en file indienne, avec 466 charges de munitions, étoffes, verroterie, fil de fer, baguettes de cuivre, conserves, riz, huile pour machines. Le départ fut admirable; mais, après la première heure, les collines étaient si pierreuses et si escarpées, les fardeaux si lourds, le soleil si chaud; les hommes, si grassement nourris à bord de la *Madura*, s'étaient si bien déshabitués du travail, nous-même nous nous sentions tellement « désentraîné », que bientôt la caravane s'éparpilla de la façon la plus décourageante pour nos jeunes officiers, peu faits à ce spectacle. Notre embarcation en acier, l'*Avance*, reboulonnée et toute prête, nous servit à traverser le Mpozo par escouades de cinquante. Nous campâmes sur l'autre rive.

Les Soudanais offraient un lamentable tableau. La fatigue, la chaleur torride emmagasinée sous leurs burnous, les mille ennuis de la route, tout contribuait à augmenter leur éternelle mauvaise humeur. Malgré leurs plaintes amères de ce qu'on ne leur fournissait pas de chameaux, les Somali semblaient moins exténués.

L'étape du lendemain nous conduisit à Palaballa, sur les

terrains dépendant de la Société des Missions africaines de l'Intérieur, fondées en mémoire de Livingstone; le surintendant, M. Clarke, et les dames nous reçurent avec la plus cordiale hospitalité. Nos hommes, encore neufs à la besogne, avaient grand besoin de repos: je leur accordai une journée de halte. Il en était mort neuf depuis notre départ de Zanzibar. Dix-sept étaient tellement malades que je dus les laisser se rétablir à la mission.

Le 28, arrivée à Maza-Mankengi. Nous rencontrons sur la



Mitrailleuse Maxim.

route M. Herbert Ward, qui demande à faire partie de l'expédition. Engagé sur l'heure, il part pour Matadi afin d'aider M. Ingham dans l'organisation des transports à dos d'homme. M. Ward, employé quelques années au service de l'État du Congo, a visité Bornéo et la Nouvelle-Zélande. Je l'avais connu autrefois, et j'aurais pour lui un bel avenir.

Le 29, à midi, nous campons à Congo-la-Lemba, où j'avais vu, dans le temps, un florissant village. Son chef, alors en pleine prospérité, était le maître incontesté du district. La fortune l'aveugla; il lui prit fantaisie de barrer la route et de lever taxe sur les caravanes de l'État. Un parti de Bangala, au

service du gouvernement, parvint à le capturer et lui coupa la tête. Le village fut brûlé, les habitants prirent la fuite. De hautes herbes poussent sur l'emplacement des cases; les roseaux étouffent les goyaviers, les citronniers et palmiers.

La marche de la caravane a été quelque peu meilleure aujourd'hui; le début d'une expédition est, du reste, un temps d'épreuves. Chaque Zanzibari porte une trentaine de kilogrammes de munitions, une carabine qui en pèse 4 au moins, des rations de riz pour quatre jours, son sac, 2 à 5 kilogrammes, y compris les nattes de campement. Une fois entraîné, ce fardeau lui sera moins lourd, mais nous aurons à montrer la plus grande patience et à ne point imposer de trop longues étapes.

De grosses averses nous retinrent au camp la matinée du 30; nous partîmes à neuf heures pour la rivière Loufou. La marche fut terrible. Exténués, les pieds en sang, nos gens s'égreuaient sur la route; les derniers trainards n'arrivèrent qu'à minuit. Les officiers couchèrent dans ma tente après avoir soupé de biscuit et de riz.

Près de la forêt de Mazamba nous avons dépassé le baron de Rothkirch, à la tête d'une équipe de Cabinda, occupés à haler l'arbre de couche de la *Floride*. En marchant de ce train, ils arriveront vers le mois d'août au lac Stanley. Au gué de Bembezi nous rencontrons un traitant français descendant le fleuve avec un fort beau parti d'ivoire.

Le 31, nous traversons la rivière Mangola. A Congo-la-Lemba je me suis permis une débauche de goyaves, et, en conséquence, me voici fort indisposé. Le 1^{er} avril, la caravane arrive à Banza-Manteka. M. et Mme Richards, de la Mission Intérieure, nous reçoivent avec beaucoup d'affabilité. En quelques années, la présence des missionnaires a produit de notables changements. La majeure partie des naturels professe le christianisme; ils assistent au service divin avec toute la ferveur des « convertis » à nos réveils des États-Unis. Quelques jeunes gens que j'avais connus hauts et puissants buveurs sont aujourd'hui paisibles, sobres et d'une conduite exemplaire.

MM. Troup à Manyanga, Swinburne à Kinchassa, et Glave à Équateurville écrivent du haut Congo et me donnent les plus tristes nouvelles des vapeurs *Stanley*, *Paix*, *Henry Reed* et *En-Avant*. Le premier, paraît-il, serait très sérieusement endommagé; les navires missionnaires ne valent guère mieux;

l'En-Avant n'est plus qu'une méchante gabare. M. Troup conseille d'emporter une allège ou deux de Manyanga, chose absolument impossible; nous ne sommes que trop chargés déjà, vu la quantité de riz nécessaire à nos 800 hommes dans une contrée que ravage la disette: tout ce que j'ai pu faire pour diminuer quelque peu nos labeurs est de débarrasser nos pagazi de l'embarcation *l'Avance*. MM. Jephson et Walker vont lui faire remonter le fleuve jusqu'à Manyanga.

Le 3 avril, nous passons près de la rivière Lounionzo pour camper le lendemain sur le site du village abandonné de Kilolo. J'ai vu, pendant la marche, un Soudanais sur le point d'étrangler un Zanzibari parce que ce malheureux, très las, lui avait légèrement heurté l'épaule avec la caisse dont il était porteur. Ces violences des Soudanais sont exaspérantes, mais il faut encore patienter.

Trois heures de marche nous amènent à la Kouilou; toujours monter et descendre, notre caravane n'en peut plus. Sur le bord de la rivière, large de 90 mètres, à courant rapide, j'ai la bonne chance de trouver un canot sans gardien. Nous passons par fournées de dix hommes.

Je profitai de cette halte pour écrire des lettres pressantes: la première au commandant du Stanley-pool, pour le conjurer d'interpréter les messages de M. Strauch, ministre de l'intérieur, selon les généreuses intentions du roi Léopold, qui nous a invités à passer par le Congo pour arriver à Emin. Une deuxième s'adressait au Rév. M. Bentley. Lui rappelant l'assistance que de 1880 à 1884 je donnai aux Missions baptistes, je le priais de faire préparer au plus tôt son navire la *Paix*, pour qu'il me fût possible d'arracher promptement l'expédition à ces régions décimées par la faim. Une autre, à peu près dans les mêmes termes, demandait à M. Billington de vouloir bien me prêter le *Henry Reed*: ne leur avais-je point accordé naguère les terrains qu'ils occupent aujourd'hui? La quatrième, enfin, pour le commandant de la station de Loukougou, le chargeant de réunir 400 porteurs, pour soulager quelque peu les miens.

Le 6 avril, en approchant de Mouembi, je fus frappé des progrès que faisait la démoralisation au milieu de ma caravane. Jusqu'alors, afin de ne pas trop peser sur eux, je m'étais tenu coi, confiant la tâche de ramener les trainards à mes

plus jeunes camarades : je voulais les accoutumer aux épreuves habituelles d'une expédition en Afrique. Cette étape me montra la nécessité de reprendre la haute main : les Zanzibari n'eurent pas plus tôt dressé les tentes de leurs officiers respectifs, qu'ils se lancèrent comme des fous dans les villages avoisinants, et commencèrent à piller les cases, occupation au milieu de laquelle Khamis bin Athman, l'un d'entre eux, fut tué par un indigène plus courageux que les autres. Nouvelle preuve que la discipline vaut mieux qu'une indulgence constante : combien de temps pourrait subsister une armée d'hommes insoumis, licencieux, réfractaires à toute autorité?

Les miens me croyaient trop vieux pour les surveiller de près comme en mon jeune temps : mais au 7 avril l'étape de Vombo détrompa tout le monde. A onze heures du matin, le dernier des porteurs de notre longue file entra au campement ; à midi, chaque officier s'assied pour la collation, l'esprit tranquille : sa corvée est accomplie, et la grande tâche du jour terminée ; il peut lire, manger, dormir, museler, sans autre besogne que de préparer en paix celle du lendemain. Lâchez la corde, au contraire, et bientôt, sur le sentier perdu sous les hautes herbes qui vous suffoquent ou sous le soleil qui soulève votre épiderme en ampoules, la file des pagazi, suant et haletant, est vite coupée en tronçons ; pas une goutte d'eau, et la soif vous dévore ; pas l'ombre d'un arbre sur la route ; les ballots sont éparpillés sur une dizaine de kilomètres ; et le soir, quelques-uns manqueront à l'appel ; les porteurs boudeux parmi les roselières ou cherchent quelque fraîcheur dans les bois ; les officiers voient le soleil baisser ; ils ont faim, le découragement les gagne, car ces ennuis se renouvelleront demain et jours suivants. Un spectateur nous croisant sur notre ligne de marche aurait pu me croire inutilement cruel ; mais quelques coups de fouet appliqués aux traîneurs assurent dix-huit heures de repos à 800 hommes et à leurs officiers, empêchent la perte des ballots — car souvent ces hommes lanterment à l'arrière tout exprès pour les détourner, — le jour finit bien pour tous, et le lendemain n'a plus de terreurs pour personne.

8 avril. — A la station de Loukoungou, MM. Francqui et Dessauer nous accueillent à bras ouverts. Ces braves Belges, de leur propre mouvement, avaient préparé pour nos 800 hommes

des pommes de terre, bananes, « bringalles », maïs et noix de palmes ; de quoi vivre pendant quatre jours.

Là nos Soudanais se présentent en chœur, réclamant un supplément de rations — des grains et légumes qu'on venait de distribuer, ils n'avaient cure et n'y touchèrent seulement pas, — ils me menacent de repartir pour le bas Congo si je n'augmente leurs vivres sur l'heure. En quinze jours, pourtant, chacun d'eux avait consommé plus de 18 kilogrammes de riz et biscuit. J'avais pris la ferme résolution de me contenir : il était trop tôt pour manifester même le désir de changer le système. Donc, je donnai l'ordre de faire droit à leur requête.

Par bonheur, j'avais de bons officiers, qui m'épargnaient le plus souvent la nécessité d'entrer en conflit avec ces obstinés : je me réservais surtout le rôle de médiateur entre les blancs exaspérés et mes nègres indisciplinés et têtus. Pour peu que je ne me fusse pas exténué à crier tout le jour contre ces grands corps sans cervelle, je ne trouvais pas trop désagréable de calmer les colères et d'atténuer les offenses. Certes les uns s'en allaient murmurant de ma partialité, et les autres du peu d'intérêt que je portais à leurs plaintes, mais les arbitres savent, le métier le veut. Du reste, afin de prévenir dans la mesure du possible les orages qui se brassaient toujours entre Zanzibari et Soudanais, je priai le major Barttelot de marcher une journée à l'avance avec ses subordonnés.

On ne sera pas étonné que notre sympathie fût surtout pour les Zanzibari. Le faix du jour retombait presque en entier sur nos porteurs de ballots, éclaireurs et fourrageurs ; ils dressaient les tentes, fournissaient d'eau et de bois. Sans leur aide, Européens et Soudanais, eussent-ils été dix fois plus nombreux, auraient été incapables de parvenir jusqu'à Emin. Les soldats ne portaient que leurs carabines, leurs rations, leurs effets personnels. Un an s'écoulerait — nous l'espérons du moins — avant qu'ils nous fussent réellement utiles : peut-être même auraient-ils déjà décampé. Mais, à l'heure présente, une seule chose était nécessaire : continuer notre marche avec aussi peu de frictions que possible entre eux et nous, entre Soudanais et Zanzibari. Ils firent passer au major plus d'un mauvais quart d'heure ; se laissa-t-il entraîner à des voies de fait ? je dois avouer qu'ils étaient irritants au suprême

degré. Même à Job ils eussent fait maudire le ciel et les hommes!

Le 10 avril, jour de Pâques, nous quittâmes Loukougou. Chaleur épouvantable; les hommes tombaient de tous côtés; il en mourut plusieurs. Nous rattrapâmes les Soudanais, ce qui amena de nouvelles rixes et de nouveaux blasphèmes.

11 avril. — La plupart des soldats furent attaqués de la fièvre; les lamentations étaient générales; tous les Somali, sauf deux, étaient pris. Barttelot criait de rage contre sa misérable compagnie: « Ah! pourquoi n'était-il pas sur l'*Avance* à la place de Jephson? » Et le soir même, je recevais dudit Jephson une lettre où il nous parlait de son grand désir d'être avec nous, et, « à vrai dire, partout ailleurs que sur ce traître et turbulent Congo ».

Le lendemain, notre caravane, presque expirante, se traînait vers le bivouac lentement, avec effort. Les Soudanais étaient à des kilomètres les uns des autres, les Somali tous malades: il fallut ouvrir des conserves et préparer de la soupe de viande en quantité suffisante pour que chaque malheureux en eût une tasse, quand, flageolant sur ses jambes, il gagnait enfin le camp.

Étape semblable le lendemain, où nous arrivons à Lou-tété. A chaque marche, perte d'hommes par les désertions, la maladie, la mort; perte de carabines, de conserves, de munitions.

A Nselo, sur l'Inkissi, nous nous rencontrons avec Jephson. En remontant les rapides du Congo jusqu'à Manyanga, il a fait connaissance, lui aussi, avec la vie sous de nouveaux aspects!

Le soleil a peint nos visages d'un vermillon superbe. Un vaste cercle d'un rouge vif couvre les joues de nos officiers et donne le plus vif éclat à leurs yeux. Dans l'idée que la chose serait plus pittoresque et plus conforme au type idéal de l'explorateur, certains livrent leurs bras aux rayons de l'astre du jour et les baignent dans sa flamme.

La journée du 16 se passe à transporter la mission sur l'autre rive de l'Inkissi; à 5 heures 1/2 du soir, tous étaient sur l'autre bord, y compris nos vingt ânes et un troupeau de chèvres du Cap.

Pendant les manœuvres, de violentes paroles s'échangent entre Sélim, fils de Massoud, beau-frère de Tippou-Tib, et

M. Mounteney Jephson, commandant de l'*Avance*. Depuis qu'il a épousé une sœur du Roi des Traitants, Sélim ne supporte plus un mot de blâme; son arrogance est devenue insoutenable. A Matadi il prétendait imposer au lieutenant Stairs sa façon de voir: aujourd'hui c'est au tour de Jephson. Sur la réponse de celui-ci: « Mêle-toi de tes affaires, ou je te flanque à l'eau! » il entra dans une colère noire qui ne put être apaisée que par l'intervention de Tippou.

Au campement suivant, j'ai reçu de nouvelles lettres du lac Stanley. Le lieutenant Liebrechts, commandant du district, me dit que le *Stanley* est à ma disposition, et aussi une allège. L'*En-Avant* ne sera pas prêt de six semaines. M. Billington me refuse le *Henry Reed*, et très positivement.

Le soir, après chaque marche, une de mes plus graves occupations est de tenir audience et de prêter l'oreille à toutes sortes de doléances; elles ne furent pas, ce jour-là, moins nombreuses que d'habitude. Un indigène réclamait parce qu'un Zanzibari lui avait enlevé un pain de cassave; Binza, notre chevrier, se trouvant lésé parce qu'on ne lui avait pas donné sa part de « tripes à l'étuvée », me demandait de lui assurer dorénavant ce privilège; un Zanzibari efflanqué, mourant de faim, disait-il, au milieu d'un camp où, jusqu'à aujourd'hui, les rations de riz ont été des plus raisonnables, me priait de regarder son pauvre ventre tout ridé et de voir à ce que, désormais, son glouton de capitaine lui remît son dû; Sélim, le plat valet de Tippou, se plaignait des officiers, qui, à son gré, ne l'admirent pas suffisamment. « Eux croire moi être encore homme de la reine (il avait été interprète à bord d'un croiseur anglais); non! moi beau-frère à Tippou-Tib! » A d'autres on avait volé un couteau, un rasoir, une pierre à aiguiser....

Le 18, au camp de la rivière Nkalama, un courrier me remit une lettre du Révérend M. Bentley: Quant à la demande faite par nous d'affréter pour quelque temps la *Paix*, vapeur de la Mission baptiste, il n'avait reçu du Comité aucun avis à ce contraire: si donc je lui donnais l'assurance que les Zanzibari ne feraient rien qui pût rejaillir en mal sur la réputation de la mission, réputation que, en sa qualité de missionnaire, il avait le devoir de maintenir inattaquable, il serait fort heureux de nous livrer son navire pour le service de l'expédition de secours. — Quoique dûment pénétré de gratitude pour la